Originalveröffentlichung in: Etudes médiévales, 1 (1983), S. 75-90
Online-Veröffentlichung auf ART-Dok (2025), DOI: https://doi.org/10.11588/artdok.00009480

Daubenschlagfels, Warthenberg, Herrenstein, Wadenberg

Bernhard METZ

Sur le Daubenschlagfels se trouve un château pour l'instant sans nom. Or, dans la même région, les textes nomment deux châteaux dont on ignore le site : Warthenberg (1158) et Wadenberg (1261). Le rapprochement est d'autant plus tentant que ces deux derniers sont en rapport avec l'avouerie de Neuwiller et que le premier domine les villages d'Ernolsheim, Dossenheim et Zell (1), qui appartenaient à cette abbaye. Mais il soulève des problèmes délicats, que je me propose d'examiner ici en me fondant uniquement sur les sources écrites (2).

1. WARTHENBERG ET HERRENSTEIN

En 1158, l'abbé Erpho de Neuwiller fait savoir qu'il a concédé à son avoué, le comte Hugo von Dagsburg, l'usage de prés attenant au château de Warthenberg (quaedam prata Warthenbergensi castro adiacentia) et sis entre le ruisseau qui longe la Diemarsmühle (molendinum Diemari) et le pré du sous-avoué Otto (3) ; ces prés dépendaient du Dinghof abbatial (curtis nostra) de Dossenheim, dont les colongers en avaient l'usage ; ils y ont renoncé contre la remise d'une redevance jusqu'ici due pour le droit de pâturage. Le comte promet de ne pas détourner la Zinsel et d'y respecter le droit de pêche et les moulins de l'abbaye (4).

Le ruisseau (rivulus) qui fait tourner la Diemarsmühle semble peu important, puisque le rédacteur de la charte n'en connaît pas le nom : ce n'est donc pas la Zinsel, qui est nommée dans l'acte (fluvius Scinzele), mais plutôt un de ses affluents (5) - ou de ses bras ? Or ce ruisseau longe des prés voisins de notre château. Si l'on prend adiacens au sens étroit, Warthenberg n'est en aucun cas identique au Daubenschlagfels - éloigné de tout ruisseau - mais bien plutôt situé dans une vallée (6). Cependant, un nom en -berg ne convient guère à un château de plaine (7) : il faut donc au moins envisager la possibilité que Warthenberg soit sur une hauteur, donc qu'adiacens soit pris au sens large ; auquel cas rien dans le texte n'exclut l'assimilation du castrum de 1158 à l'édifice retrouvé en fouille. Tout dépend donc de l'interprétation d'un seul mot - situation moins rare qu'on ne le croit (8).

La charte ne dit pas expressément à qui appartient Warthenberg, mais si le comte Hugo tient tant à acquérir un pré à proximité, c'est apparemment qu'il

se préoccupe de l'approvisionner en fourrage, souci qui ne peut venir qu'au propriétaire. Souci, d'ailleurs, qui n'est pas sans parallèles : c'est ainsi que le comte Henri de Salm acquiert de l'abbaye de Senones, dont il est l'avoué, un pré à Plaine, parce qu'il manque de foin pour la garnison de Salm (cum non haberem fenum manentibus in castro de Salmes necessarium) (9) ; l'acte n'est pas daté, mais on sait que c'est le même comte Henri qui a bâti Salm entre 1202 et 1225. Pour une forteresse dont la garnison est composée de cavaliers, le ravitaillement en fourrage est essentiel. Or, notamment dans le cas d'un château de montagne, il peut s'avérer problématique : c'est ainsi qu'à Schoeneck, il a fallu aller jusqu'à Morsbronn et Hegeney (à 15 kms à vol d'oiseau !) pour trouver des paysans qu'on pût charger (par voie de corvées) de son approvisionnement en foin (10). Ce qui importe ici, c'est que le besoin de fourrage se fait sentir aussitôt que le château est habité et que, par conséquent, on a dû lui chercher une réponse aussitôt : à Salm, à tout le moins du vivant du fondateur ; à Schoeneck (cité depuis 1287), probablement dès la première moitié du XIIe siècle ! Il est donc possible que Warthenberg ait été bâti peu avant 1158 ; il y a même une chance pour que la charte de 1158 soit quasiment son acte de naissance. On arrive d'ailleurs à la même conclusion si l'on considère la fonction de Warthenberg, qui est manifestement liée à l'avouerie de Neuwiller.

On n'est malheureusement guère renseigné sur celle-ci (11). En 1070, l'abbé de Florennes (Namurois) vend à celui de Neuwiller l'église de Hochfelden (12). Les premiers témoins et garants sont le comte Folmar, un autre comte Folmar avec son fils Hermann, l'avoué Eberhard, etc. Et dans un acte prétendu de 1085 (13), un comte Folmar, expressément désigné comme avoué de Neuwiller, est témoin avec ses fils Folmar et Gottfried. Cet acte est un faux, forgé à Neuwiller, sans doute dans la première moitié du XIIe siècle ; mais les moines ne pouvaient ignorer qui avait été leur avoué, et ils n'avaient aucun intérêt à travestir la vérité sur ce point. Or ces deux textes nous livrent une filiation qui n'est possible que chez les comtes de Metz (14). Le comté de Metz est en fait l'avouerie de l'évêché, et c'est à ce dernier qu'appartient Neuwiller : rien d'étonnant donc à ce que l'avouerie de cette abbaye soit aux mains du comte Folmar. Quant à l'Eberhard de 1070, sans doute faut-il voir en lui un sous-avoué.

Sur la situation à la fin du XIe et dans la première moitié du XIIe siècle, aucune information (15), sinon qu'avant 1125, voire avant 1109, apparaissent les comtes de Hüneburg (16), qui descendent de Folmar de Metz et dont le château n'est qu'à 3 kms de Neuwiller. Hugo de Dagsburg, comte de Metz depuis 1152/54 (17) apparaît comme avoué de cette abbaye en 1157 et 1158 (18), mais

elle semble lui avoir échappé peu après : dès 1159, elle se passe de son consentement pour disposer du domaine de Mǒlinbach (Mühlthal, au pied de Gross-Arnsberg), qu'elle a reçu des landgraves de Hüneburg ; en 1163, c'est Eberhardus advocatus de Huneburc qui est le premier témoin d'un acte de l'abbé Erpho, où le comte Hugo brille à nouveau par son absence - or, d'habitude, un avoué tient à ce qu'aucune décision concernant le temporel de "son" monastère ne soit prise sans son accord. Enfin, à la fin du siècle, Heinrich, frère de l'évêque de Strasbourg Konrad von Hüneburg, est expressément mentionné comme avoué de Neuwiller (19).

Pourtant, en 1201/1204, le comte Albert de Dagsburg dispose de l'avouerie de Neuwiller et du château de Herrenstein, juste au-dessus de l'abbaye (20). C'est d'ailleurs la première fois que cette forteresse est nommée : la prétendue mention de 1005 semble une invention de Ristelhuber, et celle de 1098 une invention du curé Walter ; celle de 1127 repose sur une confusion de Schoepflin (21). - Il semble donc que vers 1200 l'avouerie ait été disputée ou partagée entre les deux familles ; or toutes deux disparaissent peu après : les avoués de Hüneburg sont cités pour la dernière fois en 1209. Leurs héritiers sont manifestement les Lichtenberg : après le chanoine Rudolf (1206), les premiers Lichtenberg connus sont deux frères nommés Ludwig et Heinrich (1219) - tout comme les derniers Hüneburg (22). Ceux-ci s'intitulaient avoués - les Lichtenberg, à partir de 1237, également;et F. Eyer a montré que ce titre fait bien référence à l'avouerie de Neuwiller (23). Mais si les Lichtenberg occupent probablement Hüneburg (24), Herrenstein leur échappe : car, à l'extinction des Dagsburg (1225), l'évêque de Metz a mis la main sur tout ce qu'ils tenaient en fief de lui, notamment le castrum Herrestein (25) et sans doute aussi (leurs droits sur) l'avouerie de Neuwiller, où l'influence épiscopale est sensible après 1225 (26).

En résumé, les châteaux de Hüneburg, Warthenberg et Herrenstein semblent liés à des rivalités relatives à l'avouerie de Neuwiller. Si celles-ci nous semblent obscures, ce n'est pas seulement à cause de la parcimonie des sources, mais aussi parce que nous ne les avons pas encore replacées dans leur contexte.

A vrai dire, la place nous manque pour le faire avec l'ampleur voulue ; d'ailleurs les recherches nécessaires sont loin d'être achevées, les travaux publiés étant très insuffisants. Il faut pourtant dire un mot des politiques territoriales à l'oeuvre au XIIe siècle dans la Zaberner Bucht - la région de Saverne, d'Ingwiller à Wasselonne.

On sait que l'évêque de Metz y a pris pied à l'époque carolingienne. Il y a fondé, ou placé sous son contrôle, les abbayes de Marmoutier, Neuwiller et

Graufthal. Il y a favorisé l'implantation de clans originaires de son diocèse : à l'un se rattachent (outre les comtes de Saarbrücken et de Werde), les Geroldseck et les Ochsenstein ; à un autre, celui des Folmar, appartiennent les comtes de Metz (jusqu'en 1152), les Hüneburg, les Saarwerden et les Lützelstein ; et faut-il rappeler que les Dagsburg et les Lützelburg sont eux aussi originaires de Lorraine (27) ?

Au XIIe siècle, l'évêque de Strasbourg entreprend la reconquête de cette région. Il s'attache notamment les Geroldseck et les Ochsenstein en leur offrant l'avouerie de Saint-Etienne de Strasbourg et de Haslach, acquiert Hohbarr, reprend pied à Saverne (28). Neuwiller ne le laisse sûrement pas indifférent. Or, si les Dagsburg sont liés à l'évêque de Metz, les Hüneburg (et après eux les Lichtenberg) ont des rapports étroits avec celui de Strasbourg.

Enfin, l'empereur manifeste épisodiquement sa puissance : en 1152/54, si l'on en croit Parisse (17), c'est lui qui donne le comté de Metz à Hugo von Dagsburg ; jusqu'en 1161, ce dernier apparaît régulièrement à sa cour et l'accompagne jusqu'en Italie ; en 1162, pourtant, ces bonnes relations sont interrompues par l'expédition punitive au cours de laquelle Barberousse détruit Girbaden (29). Peu après, il encourage l'évêque Rudolf à agrandir Hohbarr. Vers 1175, il entre en conflit avec les comtes de Hüneburg, pour avoir favorisé l'expansion de son abbaye de Neuburg à proximité immédiate de leurs terres (Rothbach, Seelhofen) : expulsés manu militari de Seelhofen par le landgrave Gottfried von Hüneburg, les Cisterciens se plaignent à l'empereur. A la suite de cette affaire, les comtes de Hüneburg disparaissent, Barberousse met la main sur le landgraviat de Basse-Alsace et renforce l'implantation de Neuburg dans la région (Eckartswiller, Wimmenau, Schoenfeld) (30). Vingt ans après, son fils Otto de Bourgogne entre en guerre contre les sires de Hüneburg. Leur frère, l'évêque de Strasbourg Konrad (1190-1202), trouve la parade en s'alliant avec son ancien ennemi Albert de Dagsburg contre les Staufen (31).

A la lumière de ces faits, je suggère - uniquement à titre d'hypothèse provisoire - d'interpréter comme suit les luttes pour l'avouerie de Neuwiller.

Du comte Folmar (1070), le comté de Metz aura passé à une branche de sa descendance, celle des Metz-Homburg, et l'avouerie de Neuwiller à l'autre, celle des Hüneburg. Hugo von Dagsburg, nommé comte de Metz en 1152/54, aura certainement, et à bon droit (32), contesté la légitimité de cette dévolution, et réclamé Neuwiller comme partie intégrante du comté de Metz. Fort de l'appui impérial, il érige Warthenberg et obtient ainsi gain de cause (33). Mais les Hüneburg ne renoncent pas à leurs prétentions, et désormais le contrôle effectif de l'abbaye dépend du rapport de force entre les deux familles, lié à la conjoncture politique évoquée ci-dessus : le retour en force des Hüneburg coïncide avec le conflit entre Hugo von Dagsburg et Barberousse. A la généra-

tion suivante, l'apparition de Herrenstein (34), qui remet les Dagsburg en position de force, succède à la disparition (à l'élimination ?) des comtes de Hüneburg. Si les avoués de Hüneburg se maintiennent néanmoins, c'est sans doute grâce à leur alliance avec Albert de Dagsburg en 1197, qui fait passer les rivalités locales à l'arrière-plan - mais ne les supprime pas, puisqu'elles survivent même à l'extinction des deux familles : nous les retrouverons dans la seconde partie de cette étude.

En fait, cette interprétation est fragile, surtout pour deux raisons : en premier lieu, elle suppose entre la famille des comtes et celle des avoués de Hüneburg une proximité très étroite, que je ne peux pas (encore ?) démontrer (35). Ensuite, la date à laquelle les trois châteaux liés à l'avouerie apparaissent dans les textes est purement contingente, et leur date de construction, en toute rigueur, entièrement inconnue ; ceci d'autant plus que Hüneburg et Herrenstein n'ont jamais été fouillés et n'ont pas de grandes chances de pouvoir l'être avec succès (36). Quant à Warthenberg, sa disparition des sources après 1158 n'autorise, à elle seule, aucune conclusion. Mais elle coïncide significativement avec l'effacement des Dagsburg, et leur retour en force, une génération plus tard, s'appuie non moins significativement sur un nouveau château : il est tentant d'en déduire que Herrenstein remplace Warthenberg dans le même rôle. Ce dernier aurait-il été détruit par Barberousse en même temps que Girbaden (1162) ? ou par les Hüneburg, peut-être dès 1159 ? Ce ne sont que deux possibilités parmi d'autres.

En conclusion, de Warthenberg on ne peut affirmer qu'une chose, c'est qu'il existe en 1158. Tout le reste relève de l'hypothèse, mais parmi la multitude des suppositions possibles, il en est deux auxquelles le contexte général et les rares sources plus précises confèrent une certaine vraisemblance : la première est que Warthenberg ait été bâti par Hugo von Dagsburg au moment où il a reçu le comté de Metz, avec (des prétentions sur) l'avouerie de Neuwiller ; la seconde est que le château ait été détruit très peu de temps après 1158, au moment où l'on voit l'abbaye échapper au contrôle des Dagsburg.

2. HERRENSTEIN ET WADENBERG

Au milieu du XIIIe siècle, la question de l'avouerie de Neuwiller n'est toujours pas résolue : l'évêque de Metz et les Lichtenberg campent sur les positions d'Albert de Dagsburg et des Hüneburg. Les Lichtenberg sont avoués "d'une grande partie des possessions" de Neuwiller (37) ; mais le prélat possède Herrenstein et a pris soin de le moderniser (38), ce qui lui assure le contrô-

le de l'abbaye elle-même et de l'agglomération, entretemps fortifiée (39), de Neuwiller. L'objectif des Lichtenberg est de le lui arracher (40). La mort de l'énergique évêque Jacques de Lorraine (1239-60) va leur en offrir l'occasion : les suffrages des chanoines réunis pour lui désigner un successeur se partagent entre deux candidats qui, tous deux, s'estiment régulièrement élus et font appel au pape (41). L'évêché se trouvant momentanément paralysé, les Lichtenberg ont une chance de mettre la main sur Neuwiller, s'ils arrivent à s'assurer une position de force avant qu'un des candidats ne se soit définitivement imposé.

Curieusement, ils n'entreprennent pas le siège de Herrenstein - qu'ils estiment peut-être trop puissant depuis les travaux de l'évêque Jacques - mais se font ouvrir par la négociation les portes de la ville (opidum) de Neuwiller, en promettant de ne lui faire aucun mal. Sitôt maîtres de la place, ils se mettent à démolir les maisons pour en récupérer les matériaux : ils les font transporter en charrettes et à dos de cheval (!) "sur une montagne située à côté du château de Herrenstein ... sur les terres de l'évêché", et les emploient à la construction d'une forteresse.

Richer de Senones, qui nous rapporte ces faits (42), ne donne pas de date précise. Comme l'évêque Jacques est mort le 24 octobre 1260 (43), on peut admettre que l'élection de son successeur a eu lieu au plus tôt en novembre et que, par conséquent, le chantier n'a pu être ouvert qu'au début du printemps suivant. Or, c'est au plus tard au début de mai 1261 que l'évêque Philippe de Florange, débarrassé de son compétiteur, réunit "la plus grande armée qu'on ait vue en Lorraine en ce temps" pour marcher contre les Lichtenberg. Ceux-ci appellent à l'aide leur parent et allié Walter von Geroldseck, évêque de Strasbourg ; mais celui-ci s'est attiré l'hostilité des bourgeois de Strasbourg, qui, craignant que ses préparatifs militaires ne se retournent contre eux, mettent l'embargo sur son matériel de guerre et empêchent la concentration de son ost (44). Il ne reste plus aux Lichtenberg, réduits à leurs seules forces, qu'à capituler : selon Richer, ils s'engagent à rebâtir Neuwiller et à démolir la fortification qu'ils ont commencée. De fait, on a conservé le texte de deux chartes par lesquelles l'évêque Walter et les Lichtenberg reconnaissent qu'ils n'ont pas le droit de "fermer la montaigne de Wadengberc", respectivement de "faire forteresse ne maison en la montagne de Wandengberc, que nous eumes entrepris a fermer" (45). Ces chartes sont datées de mai 1261 : donc le chantier a dû être abandonné au bout de deux à trois mois de travaux.

Reste à identifier Wadenberg. F. Eyer, suivi par P. Gerber (46), le place sur la pente NE du Herrensteinberg ; mais le site qu'ils ont en vue ne mérite nullement le nom de "montaigne de Wadengberc" ou de "montem iuxta castrum

Herneste", et ne convient pas à un château, pas même à un simple fortin de siège : c'est un tout petit rocher émergeant faiblement du flanc d'une pente très raide, en contrebas de Herrenstein. Il porte certes quelques traces d'aménagement intentionnel, mais n'offre place qu'à une construction exiguë et pratiquement indéfendable, dépourvue en particulier d'un véritable fossé du côté de l'attaque.

En fait, pour un château de siège, c'est un autre site qui s'imposait. Le sommet du Herrensteinberg est une plate-forme rocheuse longue et étroite, qui s'élargit en son milieu et s'effile aux deux extrémités : celle du NE porte Herrenstein, celle du SW eût permis à un assiégeant de se retrancher à peu de frais. Les côtés NW et SW étant protégés par l'à-pic, il aurait suffi, pour l'essentiel, de creuser un fossé (Halsgraben) au NE. Or, si ce travail avait été entrepris, on en verrait les traces, car le rocher affleure partout.

Bref, le site repéré par Eyer et Gerber ne convient pas à un château de siège, et l'emplacement qui y conviendrait ne porte aucun vestige. Mais au fait, qui parle de château de siège ? En tout cas pas les sources : Richer dit seulement que la nouvelle forteresse est sur une montagne à côté de Herrenstein, d'où l'on peut légitimement inférer qu'elle est dirigée contre lui. Mais par forcément pour l'assiéger : il pouvait suffire aux Lichtenberg - surtout maintenant qu'ils tenaient la ville de Neuwiller - d'avoir eux aussi un château contrôlant celle-ci et l'abbaye, de façon à neutraliser Herrenstein et à annuler l'avantage qu'il avait jusqu'alors conféré à l'évêque.

Dès lors, rien ne nous obligeant plus à chercher Wadenberg à proximité immédiate de Herrenstein, nous pouvons prêter attention à l'analogie entre son nom et celui de Warthenberg, et aux déductions philologiques et archéologiques qui la prennent pour base pour situer le château de 1261 au même emplacement que celui de 1158 : sur le Daubenschlagfels (47). Notre tâche est ici de vérifier si cette localisation est compatible avec les textes, autrement dit :

1°) si le passage de la forme Wart(h)enberc, correspondant à la prononciation autochtone, à la graphie Wa(n)dengberc (cartulaire de Metz) est possible ; et

2°) si Richer a pu désigner le Daubenschlagfels comme une montagne située à côté de Herrenstein.

Les deux chartes originales de mai 1261 ont disparu. Elles sont connues par des copies de 1461 et de 1664, dont le français est en partie très archaïque (... faisons cognissant a tous ke nos ne devons ne poons fermer la montaigne de Wadengberc, ke cil de Liestenberc, nostre nevout, avoient encommencier a fermer) (48), ce qui prouve que les textes de 1461 et 1664 ne sont pas des traductions d'un original allemand ou latin, mais bien des copies d'un original en ancien français (49). Entre le nom du nouveau château, tel qu'il se

prononçait à Neuwiller en 1261, et la forme Wa(n)dengberc, il y a donc au bas mot deux intermédiaires : le rédacteur de l'original (50), qui a entendu le nom en allemand et l'a écrit en français, avec les possibilités de déformation que cela implique, et le copiste de 1461, qui a trouvé un nom étranger dans une charte qu'il avait déjà du mal à déchiffrer, et l'a transcrit comme il a pu. Une telle transmission suffit à rendre compte du passage de Wartenberc à Wa(n)dengberc, et même de corruptions bien pires (51).

Richer ne nomme pas Wadenberg, mais le décrit comme quemdam montem qui situs est iuxta castrum quod Herneste appellatur : une montagne sise à côté de Herrenstein. Or, Daubenschlagfels est à 3,7 kms de ce dernier à vol d'oiseau. La préposition iuxta (à côté de) peut-elle s'appliquer à un voisinage aussi relatif ? C'est la même question que pour adiacens en 1158 : une nouvelle fois, tout dépend de l'interprétation d'un seul mot - avec toutefois une différence notable : le rédacteur de la charte de 1158 - à coup sûr un moine de Neuwiller - a vu Warthenberg et les prés "adjacents" de ses yeux, alors qu'il y a tout lieu de penser que Richer, moine de Senones au nord de Saint-Dié, ne parle de Wadenberg que par ouï-dire. Son informateur lui-même connaissait-il les lieux de visu ? avec quelle précision les a-t-il décrits ? quelle attention Richer, dont l'exactitude n'est pas toujours le fort (52), a-t-il prêté aux détails topographiques ? On l'ignore. En tout cas, vus depuis Senones, les quelques kilomètres qui séparent Herrenstein du Daubenschlagfels ne suffisent probablement pas à exclure l'emploi du mot iuxta (53).

Le récit de Richer soulève une objection plus sérieuse : selon lui, Wadenberg a été bâti avec des pierres et du bois récupérés à Neuwiller, ce qui implique qu'il n'y ait pas eu de matériaux disponibles sur place, que le transport ait été aisé et la distance modeste, enfin que Wadenberg ait été une construction bâclée, faite de bric et de broc. Or, à Daubenschlagfels, les ruines du XIIe siècle offraient en abondance, et sans aucun problème de transport, des blocs à bossage de première qualité. Dans ces conditions, organiser des charrois de plus de 5 kms (dénivellation : 180 m) et, accessoirement, violer la parole donnée et se faire détester de tout Neuwiller pour de la pierre de taille de second choix eût été absurde. Aussi bien, le mur que les archéologues attribuent au XIIIe siècle est-il soigneusement appareillé en grandes pierres à bosse, qui ne viennent sûrement pas des maisons de Neuwiller !

Dès lors, ou Wadenberg est ailleurs que sur le Daubenschlagfels, ou le récit de Richer est inexact. La seconde éventualité n'est pas à exclure : Richer n'était pas sur place ; la valeur de son témoignage dépend de ses informateurs anonymes : étaient-ils témoins oculaires (54) ou rapportaient-ils eux-mêmes les propos de tiers ? Nous n'en savons rien. Les deux chartes de 1261 ne confir-

ment que les grandes lignes du récit de Richer ; une troisième (55) stipule bien que les Lichtenberg devront réparer les dommages causés à l'évêché de Metz "à Neuwiller et ailleurs" depuis la mort de Jacques de Lorraine, mais sans autre précision. En réalité, il n'est pas impossible que les faits se soient déroulés à peu près comme suit :

A Daubenschlagfels la pierre de taille ne manquait pas, le bois sur pied non plus. Encore fallait-il le façonner, et peut-être n'y avait-il pas assez de charpentiers sur place pour le faire au rythme souhaité par les Lichtenberg, dont chaque jour de retard diminuait les chances de succès. D'où leur idée de récupérer des poutres en démontant les maisons de Neuwiller. Le bois se transporte bien plus aisément que la pierre, et des charretiers sont bien plus vite trouvés - il suffit de réquisitionner les paysans voisins et leurs attelages - que des charpentiers qualifiés. Dans cette hypothèse, la seule erreur de Richer serait d'affirmer que tous les matériaux employés à Wadenberg, et nommément les pierres, provenaient de Neuwiller (56). La transmission orale des nouvelles s'accompagne communément de déformations bien pires (57).

En définitive, faut-il chercher Wadenberg sur le Daubenschlagfels ou non ? Les sources écrites, une nouvelle fois, ne donnent pas de réponse sûre. Que la forme Wa(n)dengberc soit une déformation de Wartenberc est fort possible, mais nullement prouvé. Le serait-ce qu'on se trouverait ramené à la question précédente, celle de l'identité entre Warthenberg et Daubenschlagfels, que les textes seuls n'ont pas permis de résoudre. D'autre part, à strictement parler, Daubenschlagfels n'est pas à côté de Herrenstein, et son second mur-bouclier n'est en aucun cas fait de pierres récupérées à Neuwiller. Mais Richer n'est pas si exact - surtout dans cette affaire, qu'il ne connaît sûrement que par ouï-dire - qu'il faille prendre chacun de ses mots au pied de la lettre ; et il suffit de lui attribuer deux de ces légères inexactitudes dont il est fort capable pour que son récit soit compatible avec l'hypothèse qui situe Wadenberg sur le Daubenschlagfels. Compatible, sans plus : il ne s'agit, dans le meilleur des cas, que d'une supposition plausible.

Puisque la question de l'avouerie de Neuwiller a été le fil conducteur des deux volets de cette étude, disons un mot de la façon dont elle a été résolue. En apparence, la tentative des Lichtenberg n'a pas ébranlé le statu quo. Mais le temps travaille pour eux. L'âge d'or des évêchés, en tant que puissances séculières, est révolu ; l'ère qui commence est celle de l'affaiblissement politique, des difficultés financières et des engagements.

C'est à la faveur de cette crise que les Lichtenberg ont acquis Herrenstein, mais on ne sait exactement ni quand, ni comment (58). En 1341, ils s'opposent à l'évêque Adhémar, qui veut le leur racheter ; en 1362, ils le possèdent encore, mais en 1385, ils n'en ont plus qu'un huitième (59). Entretemps, l'évêque

a plusieurs fois tenté de le leur arracher, avec au moins un succès partiel. En définitive, c'est la ville de Strasbourg qui met les plaideurs d'accord en s'emparant du château (1396) et en le rachetant, morceau par morceau, aux ayants droit (60). Les Lichtenberg s'inclinent d'assez bonne grâce ; c'est qu'entretemps, ils ont définitivement mis la main sur Neuwiller : l'évêque leur a engagé la ville en 1307 et ne parviendra jamais à la racheter, en dépit de quelques velléités (61). Les Lichtenberg ont ainsi atteint le but qu'ils poursuivaient depuis un siècle ; quant à Herrenstein, dès lors qu'il échappe entièrement à l'évêché de Metz, il ne leur importe plus, car il ne menace plus Neuwiller.

Les conclusions archéologiques de cette étude seront tirées plus loin (62) ; il reste ici à en esquisser les conclusions historiques. Elle nous a fait survoler trois époques successives du Moyen-Age alsacien. Au cours de la première (XIIe et première moitié du XIIIe siècle), la richesse réside dans les abbayes et la puissance dans les châteaux. La haute noblesse se dispute les seconds pour dominer les premières, arbitrée de loin par l'empereur. La phase suivante (du milieu du XIIIe à celui du XIVe siècle) voit ce dernier s'effacer au profit des seigneurs territoriaux, laïcs et ecclésiastiques - en l'occurrence les évêques, alors à l'apogée de leur puissance temporelle. Mais déjà apparaît un facteur nouveau : la ville, tantôt enjeu, tantôt déjà acteur autonome du jeu politique.
Dans la troisième période (fin du XIVe et XVe siècle), le renversement s'est achevé : châteaux et abbayes sont marginalisés par l'évolution militaire et socio-économique, qui porte les villes au premier plan. En 1261, les Lichtenberg, bien que maîtres de Neuwiller, ne croyaient pas avoir atteint leur but avant d'avoir acquis ou au moins neutralisé Herrenstein ; dans la deuxième moitié du XIVe siècle, au contraire, la lutte pour Herrenstein cesse une fois que le sort de Neuwiller est scellé. Le château a perdu sa fonction - son morcellement en est l'indice (63) - et il faut l'intervention imprévue de Strasbourg, autre témoignage de la montée des villes, pour lui en donner une nouvelle - au prix de la rupture de ses derniers liens avec Neuwiller.

SOURCES & BIBLIOGRAPHIE

ABR Archives Départementales du Bas-Rhin

AD Johann-Daniel SCHOEPFLIN, Alsatia Diplomatica, 2 vol., Mannheim 1772-75

AMS Archives Municipales de Strasbourg

BATT Franz BATT, Das Eigenthum zu Hagenau, 2 vol., Colmar 1876-81

CEM — Paul MARICHAL, éd., Cartulaire de l'évêché de Metz, 2 vol., Paris 1903-05 (Mettensia IV-V)

EYER I & II — Fritz EYER, Das Territorium der Herren von Lichtenberg, Strasbourg 1938, 268 p. (EYER I) & Regesten zu einer Territorialgeschichte der Herren von Lichtenberg, 1943 (dactylographié ; exemplaires aux ABR, aux AMS et à la bibl.mun. de Haguenau) (EYER II)

GERBER — Paul GERBER, Herrenstein avec Dettwiller et Dossenheim (Pays d'Alsace, cahier 91-92), Saverne 1975, 51 p.

MG (DD, SS) — Monumenta Germaniae Historica (Diplomata imperatorum et regum, Scriptores)

PA — Pays d'Alsace (avant 1968 : Société d'histoire et d'archéologie de Saverne & environs, Bulletin trimestriel)

PARISSE — Michel PARISSE, La noblesse lorraine, XIe-XIIIe siècles, 2 vol., Lille-Paris 1976, 1 084 p., index, 10 cartes h.t.

RBS — Regesten der Bischöfe von Strassburg, 2 vol., Innsbruck 1908-28 (T. I, jusqu'en 1202, éd. Paul Wentzcke ; T. II, 1202-1305, éd. Alfred Hessel & Manfred Krebs)

RI — Regesta Imperii, éd. Johann-Friedrich Böhmer et al.

SALCH — Charles-Laurent SALCH, Dictionnaire des châteaux de l'Alsace médiévale, Strasbourg 1976, 398 p.

WALTER — Louis WALTER, Les régestes de l'abbaye de Neuwiller, in Bulletin de la société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace 18, 1897, p. 251-294

WIEGAND — Wilhelm WIEGAND, Bellum Waltherianum, Strassburg 1878, 94 p.

ZGO — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins

NOTES

(1) *Cf. AD, I, p. 265 , n° 321 (1178), et sur Zell A. HUMM : Villages et hameaux disparus en Basse-Alsace , Strasbourg , 1971 , p. 178.*

(2) *Ceci pour une raison de méthode : la collaboration de l'historien, de l'archéologue et de l'architecte est indispensable, mais elle exige la mise en commun de tous les résultats - doutes, critiques et interrogations aussi bien que certitudes. Or, on ne peut être vraiment critique que dans sa propre matière ; quand on s'aventure dans d'autres disciplines, on risque de prendre des probabilités, et même de simples hypothèses, pour des certitudes.*

(3) *Ce dernier serait Otto von Geroldseck, selon E. LEHR : Les dynastes de Geroldseck-ès-Vosges, in Bull.soc. conserv. mon. hist. en Als. 7 , 1870 , p. 3, qui s'appuie sur une citation trafiquée. En fait, la charte de 1158 (n. 4) cite séparément Otto von Geroldseck et le sous-avoué Otto ; ce dernier n'a pas le titre de dominus et son frère se nomme Gundelbert, prénom inconnu chez les Geroldseck.*

(4) ABR G 5377/1 ; publié in AD, I, p. 247-248 , n° 298 (avec quelques inexactitudes) et dans ce cahier, en annexe à l'étude de A. KIEFER : Remarques toponymiques sur Daubenschlagfelsen, Warthenberg et Wadenberg - Ce texte en dit long sur le fonctionnement de l'avouerie : Hugo acquiert un pré sans bourse délier ; les colongers se contentent de l'abolition d'une "mauvaise coutume", l'abbé de la promesse de s'abstenir de quelques usurpations et abus de pouvoir - promesse renforcée par un serment et la constitution de garants, que l'abbé a certainement ses raisons d'exiger !

(5) Le Maibaechel, selon une hypothèse plausible de A. KIEFER, dans son étude citée plus haut.

(6) Mais en aucun cas à l'emplacement de l'église de Dossenheim, comme l'affirme F. JAENGER : L'enceinte médiévale autour de l'église de Dossenheim, in PA 1953 , p. 36-39 , avec des arguments bien naïfs (il date du XIIe siècle le clocher néoroman de 1906 !). La thèse de JAENGER a été reprise et modifiée par SALCH (p. 67), qui parle sans aucune preuve d'une motte "aplanie à la fin du siècle dernier lors de la construction de la nouvelle église" : en réalité, le choeur de cette église est gothique ! Ce que JAENGER et SALCH ont vu est tout bonnement un cimetière fortifié, attesté par plusieurs textes des XVe & XVIe siècles (AMS III 20/4 f° 4 & III 167/5/3 ; H. VIRCK éd., Politische Correspondenz der Stadt Strassburg I , p. 163 , n° 290, etc.). Cf. Encyclopédie de l'Alsace sous "Dossenheim/Zinsel".

(7) Exceptions : Weyersburg au confluent du Giessen et de la Liepvrette (Wyhersberg 1359 : AD II p. 227) et probablement Cleebourg (veste Cleberg 1350 : A. KOCH & J. WILLE : Regesten der Pfalzgrafen am Rhein I , n° 2663).

(8) C'est ainsi que Hohkoenigsburg a en 1147 deux ou plusieurs tours selon le sens qu'Eudes de Deuil donne à "alius" (MG SS XXVI 70), et que Kaysersberg remonte au XIIe ou au XIIIe siècle selon la façon dont on traduit "de novo" (MG SS XXV 302).

(9) Texte publié par B. METZ : Notes sur l'histoire du château de Salm, in Bulletin de l'Association pour la sauvegarde de l'architecture médiévale 4, 1977 , p. 27-34 (ici p. 33).

(10) Ces corvées ne sont attestées que très tard : AD II , p. 454 , n° 1451 (1517) ; ABR E 2861 (1663 VI 9) ; mais elles remontent nécessairement à une époque où Schoeneck, Morsbronn et Hegeney dépendaient de la même seigneurie. Or, Schoeneck, depuis sa première mention en 1287 (RBS II 2224) a toujours relevé de l'évêque de Strasbourg, tandis que Hegeney a toujours partagé le sort de la forêt de Haguenau. Quant à Morsbronn, on sait que le duc Frédéric le Borgne (+ 1147) l'a cédé à l'évêque (RI V/1 1054). Les corvées remontent donc au moins à l'époque où Morsbronn, Hegeney et Schoeneck appartenaient aux Staufen. Cf. BATT II , p. 238-240.

(11) La question est fort mal traitée par WALTER (cf. n. 15) et par H. DUBLED : L'avouerie dans les monastères d'Alsace (VIIIe-XIIe siècles), in Archives de l'Eglise d'Alsace 26 (NS 10), 1959, 1-88, ici 21-22, qui confond les lignages de Metz-Homburg et de Dagsburg-Metz, et les abbayes de Neuwiller et de Neuburg (p. 25).

(12) AD I, p. 173-174 , n° 220 (notice probablement postérieure) ; cf. MG DD VI/2 , p. 683 , n° IX.

(13) MG DD VI/2 , p. 493-495 , n° 371 ; cf. ibid. VI/3 , p. 738.

(14) Jusqu'au milieu du XIIe siècle, faute de patronymes stables, la généalogie est un casse-tête, et les Folmar posent des problèmes particulièrement épineux, que PARISSE n'a pas définitivement résolus, ne serait-ce que parce que ses tableaux (II p. 838-840, 853-855, 870-871) se contredisent parfois l'un l'autre (Swanehilde est mariée à Folmar fils, p. 840, et à Folmar père, p. 871) et ne font pas sa place au Hermann de 1070 (n. 12) ; en tout cas, le prénom de ce dernier est attesté dans la famille (p. 840).

(15) Le régeste 1098 de WALTER (p. 255) est une pure invention de cet auteur.

(16) Volmarus comes de Humburg 1109 (Wirtembergisches Urkundenbuch I 338) : confusion avec Homburg très possible, mais cf. ZGO 78, 1926 , p. 30. Folmarus comes de Huneburc 1125 : J. TROUILLAT : Monuments de l'ancien évêché de Bâle, I, p. 245 , n° 166 = St. 3201. Folmarus de Huneburg 1126 : MG DD VIII p. 13 , n° 10.

(17) PARISSE I , p. 521 ; II 711, 715-717, 856 & 871.

(18) AD I 245-248 , n° 296 & 298 (cf. aussi n. 4).

(19) ABR G 5342/1, publié in AD I 248 n° 300 (1159) ; AD I 254 n° 308 (1163) ; à noter que le premier témoin de l'acte de 1157 cité n. 18 est Eberhardus advocatus, qu'il est tentant de rapprocher de son homonyme de 1070 (n. 12). Heinrich von Hüneburg avoué de Neuwiller : AD I 307 n° 365 (sans date, "vers 1196") ; cf. aussi RBS I 677 (1194) ; Heinrich et son frère Ludwig sont régulièrement nommés "advocati de Huneburch".

(20) F. C. BUTKENS : Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant (1ère éd. 1641, je cite la 2e éd., La Haye 1724), Preuves, p. 234 : "excepto castro Hernesteyn et advocatia de Noviler, quae in gratia comitis [Adelberti de Dasbourch] remanent" : testament sans date, confirmé par Philippe de Souabe le 12 XI 1204 (RI V/1 n° 88) et postérieur à la mort des deux fils du comte Albert en 1201.

(21) 1005 : J. BAQUOL : L'Alsace ancienne & moderne, 3e éd. refondue par P. RISTELHUBER, Strasbourg 1865 , p. 304-305, sans source : repris en dernier lieu, sans critique, par GERBER , p. 9.
1098 : WALTER, p. 255, se réfère à ABR G 5368/19. Sous cette cote, je n'ai trouvé que des papiers du XVIIIe siècle, qui contiennent quelques indications sur le passé de Neuwiller, mais rien de ce que WALTER leur fait dire. Je n'ai pas non plus trouvé le prétendu texte de 1098 sous une autre cote. Il n'en est pas moins cité par GERBER (p. 9), SALCH (p. 138) et PARISSE (II, p. 944) ; tous trois renvoient à ABR et se gardent de signaler qu'ils n'ont fait que recopier WALTER !
"Rupis Hertenstein", en 1127, n'est pas Herrenstein (AD I p. 205, note), mais le rocher portant la chapelle St-Michel à Saint-Jean-lès-Saverne : erreur déjà corrigée par GRANDIDIER (Hist. de l'Eglise de Strasbourg II p. 262), mais reprise par F. WOLFF (Els. Burgenlexikon, p. 114) et ses épigones.

(22) Sur les frères H. & L. v. Hüneburg, cf. RBS I & RI IV/3 (index) ; R. v. Lichtenberg 1206 : RBS II 752 ; H. & L. v. Lichtenberg 1219 : RBS II 845. Rapprochement déjà fait par BATT II, p. 304.

(23) AD I p. 381 , n° 490 ; EYER I, p. 49-52.

(24) Le fait est attesté pour 1288 : ZGO 11, 1860, p. 431 = RBS II 2227 ; cf. EYER I, p. 129-130.

(25) MG SS X p. 548 & XXV p. 312.

(26) M. ARVEILER-FERRY, Catalogue des actes de Jacques de Lorraine, évêque de Metz 1239-60, in Annuaire de la Société d'Hist. et d'Archéol. de la Lorraine 57, 1957, p. 1-114, ici n° 150, 274 & 284 (= CEM I, p. 7-8).

(27) Sur ces questions, cf. en dernier lieu PARISSE, passim.

(28) RBS I 566, 586, 587, 676.

(29) Annales Marbacenses, éd. H. Bloch in MG SS in usu scholarum, p. 50-51.

(30) Sources dans L. PFLEGER : Die wirtschaftliche und territoriale Entwicklung der ehemaligen Cisterzienserabtei Neuburg im Hl. Forst bis zum 15. Jh., in Archiv für els. Kirchengesch. 1, 1926, p. 1-48, ici p. 12-27.

(31) RBS I 688-690.

(32) Le comté de Metz (avouerie de Neuwiller comprise) étant un fief, son détenteur n'a pas le droit de le partager entre ses héritiers, mais doit le transmettre en entier à l'un d'entre eux. Les Folmar ont pu profiter de l'affaiblissement de l'évêché de Metz et de la crise de l'autorité impériale au cours de la Querelle des Investitures (PARISSE I 167-172 & 622) pour transgresser cette règle.

(33) Pourtant, dans la charte de 1157 où le comte Hugo apparaît pour la première fois comme avoué de Neuwiller, le premier témoin laïc est Eberhardus advocatus, certainement un Hüneburg (n. 19) : le nouvel avoué aurait-il dû faire des concessions à ceux qu'il voulait évincer ?

(34) Rien dans les vestiges de Herrenstein ne me paraît s'opposer à l'hypothèse de son érection peu avant sa première mention, donc à la fin du XIIe siècle - aurions-nous là la cause de l'hostilité entre Albert de Dagsburg et Konrad von Hüneburg avant 1197 (RBS I 690) ?

(35) L'opinion consacrée (cf. en dernier lieu F. EYER : Die Landgrafschaft im unteren Elsass, in ZGO 117, 1969, p. 166) distingue trois familles de Hüneburg : les comtes ou landgraves, qui disparaissent vers 1175 ; les nobles ou avoués, cités jusqu'en 1209 et les ministériels ou chevaliers, qui ne s'éteignent qu'au XIVe siècle. La présence de ces derniers est classique : il existe aussi des ministériels de Lützelburg (sur Zorn), de Girbaden, de (Hoh-)Koenigsburg, etc. En revanche, la coexistence de deux familles de haute noblesse dans le même château est pour le moins inhabituelle. Le fait que certains Hüneburg arborent le titre comtal et d'autres non suffit-il à démontrer l'existence de deux familles distinctes ? ne peut-il s'expliquer autrement ? Pour répondre à ces questions, j'ai commencé à rassembler des régestes des comtes et sires de Hüneburg.

(36) Hüneburg à cause du bouleversement du site par Fritz SPIESER peu avant 1939, Herrenstein à cause des grands travaux du XVIe siècle et de l'occupation du site jusqu'au XIXe siècle (GERBER, p. 47).

(37) RBS II 1614 (1260-61) ; selon EYER I, p. 51, ils sont en fait avoués de tous les biens de l'abbaye, sauf Monswiller, Hochfelden et Neuwiller même. En 1221, ce n'est évidemment pas Neuwiller qui se place sous la garde du comte de Bar, comme l'écrit GERBER, p. 12, mais Neuvillers, près de Nancy : M. GROSDIDIER de MATONS, Catalogue des actes des comtes de Bar de 1022 à 1239, Paris 1922 , n° 332 & index.

(38) MG SS X 550 (1239-60) ; l'évêque réside occasionnellement au château : CEM I, p. 7-8 (1257).

(39) Premier témoignage écrit : MG SS XXV 339 (1260-61) ; l'enceinte de Neuwiller conserve encore des parties romanes (communication orale de Th. BILLER, Berlin).

(40) Jusqu'au XIVe siècle, ce sera leur principal objectif, avec le landgraviat de Basse-Alsace (cf. EYER I, p. 24). Or, les comtes de Hüneburg ont été landgraves et les sires de Hüneburg avoués de Neuwiller : à ce niveau aussi, la continuité entre les deux familles est nette. En revanche, on n'aperçoit aucun rapport entre Dagsburg et Lichtenberg.

(41) MG SS XXV 336 ; cf. M. PARISSE in H. TRIBOUT de MOREMBERT, éd., Le diocèse de Metz, Paris 1970 ; p. 53-54.

(42) MG SS XXV 339.

(43) WIEGAND, p. 52 ; G. WOLFRAM, in Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte 10, 1898, p. 313 , n. 4.

(44) MG SS XXV 340 ; RBS II 1630, 1633, 1637 ; WIEGAND, p. 52-55.

(45) CEM I p. 64 n° 51 (charte de l'évêque Walter) & p. 367 , n° 166 (charte des frères "Hanris et Lowis de Liestenberc").

(46) EYER II, 44 ; c'est bien à tort que GERBER, p. 50 (repris par SALCH, p. 318) parle d'"un énorme escarpement rocheux... entouré d'un large fossé".

(47) Voir dans le présent cahier l'étude de A. KIEFER citée plus haut et celle de B. HAEGEL - R. KILL : Le château fort sur le Daubenschlagfelsen. Bilan de trois années de fouilles.

(48) CEM I n° 61 & 166 donne le texte du cartulaire de 1461 : dans l'analyse qu'il place en tête du texte des chartes, le scribe écrit deux fois Wandenberg, preuve que Wa(n)dengberc représente un effort de sa part pour reproduire fidèlement l'original. Le copiste de 1664 (Arch.Dép. de la Moselle, B 34 ; cf. WIEGAND, p. 54) ne s'est pas donné cette peine : modernisant systématiquement le texte ("... que celuy de Liectemberg, nostre nepveux, avoit ..." [!]), il écrit notamment Vademberg, de sorte qu'il n'est d'aucune aide pour retrouver la graphie originale.

(49) RBS II 1631 parle de traductions. Le fait que le scribe de 1461 ait écrit "Deachiers" pour "Wathiers" (Walter von Geroldseck) (CEM I n° 61) suffit à prouver qu'il copiait - non sans peine - un texte français.

(50) En réalité, il faut probablement distinguer entre la personne qui a ordonné la confection d'une charte (l'évêque ou un de ses collaborateurs), le notaire qui en a rédigé la minute et le scribe qui a écrit la charte proprement dite.

(51) RICHER de SENONES, francophone avec des notions d'allemand, écrit Keseperch, Mulnuhusu, Scelextat et Toroholtse pour Keisersberc, Mulnhusen, Sletzstat et Torolvesheim, sans parler de Landeshaoite, forme si corrompue qu'on ne sait s'il faut la traduire par Landeshut, Landeswarte, voire Landesberc (MG SS XXV 302 & passim.) ; ces graphies sont celles d'un manuscrit écrit par des scribes sous les yeux de l'auteur qui l'a sans doute corrigé lui-même (cf. MG SS XXV p. 249 & suiv.). Pour la corruption

des noms propres dans des copies tardives, voir les oeuvres du Dominicain de Colmar (MG SS XVII), passim, ou la chronique de Jean de BAYON (citée in RBS I 340 & 342).

(52) Jugements sur l'exactitude de RICHER : G. WAITZ, in MS SS XXV p. 251-252 (nuancé) ; L. SCHAUDEL : Les comtes de Salm et l'abbaye de Senones aux XIIe et XIIIe siècles, Nancy 1921 , passim (sévère) ; WIEGAND, p. 52-77 (favorable, sauf exceptions).

(53) On écrit bien "Neuwiller-lès-Saverne" ! (lès = à côté de).

(54) Senones, comme Neuwiller, relevait de l'évêque de Metz, ce qui a pu fournir à RICHER l'occasion de contacts avec des moines ou des chanoines de Neuwiller.

(55) CEM I p. 321 , n° 132.

(56) Au demeurant, le nombre des maisons de pierre à Neuwiller vers 1260 devait être des plus limité !

(57) Et même la transmission écrite ! Presque tous les érudits qui évoquent cet épisode écrivent que les Lichtenberg ont démoli les remparts de Neuwiller, ce qui contredit à la fois le texte de RICHER ("opidum rebus omnibus spoliavit et domos funditus destruxit") et le simple bon sens : aux mains des Lichtenberg, l'enceinte de Neuwiller était un atout capital, surtout tant qu'ils n'étaient pas maîtres de Herrenstein.

(58) Contrairement à ce qu'affirme GERBER, p. 18, l'engagement de 1327 (ZGO 14, 1862, p. 75-77 ; copies et trad. allemandes : ABR E 1992) concerne uniquement Neuwiller, sans Herrenstein. Dans le partage familial des Lichtenberg en 1335 (EYER II 201), Herrenstein, à la différence de Neuwiller, n'est pas nommé.

(59) 1341 : ABR E 1992 ; EYER II 234 ; 1362 : EYER II 403 ; 1385 : EYER II 592.

(60) Sur le détail infiniment complexe des engagements, rachats et partages des XIVe et XVe siècles, cf. G. WUNDER : Das Strassburger Landgebiet , Berlin 1967 , p. 55-62 (moins détaillé, mais plus sûr que GERBER, p. 18-30).

(61) EYER II 120 ; copies : ABR E 1992. - L'hypothèque de 1298 (CEM I 265 , n° 103) n'est pas à prendre en compte ici. - Tentatives de rachat : GERBER, p. 18-21, 30 & 34, et WUNDER (n. 60).

(62) Voir la conclusion commune aux trois études sur le Daubenschlagfelsen contenues dans ce bulletin.

(63) L'histoire de Hüneburg au bas Moyen-Age (D. FISCHER, Notice sur le château de Hunebourg, in Revue d'Alsace NS 2, 1873 , p. 47-69) donne une idée de ce qu'aurait pu devenir Herrenstein sans l'intervention de Strasbourg.